Le lait du lion : identité épique et parenté mythique dans quelques récits profanes (XIIIe-XVe siècle)

Céline VENTURI
Université de Genève, Langues et Littératures françaises et latines médiévales,
5 rue de Candolle, CH-1205 Genève (Suisse)
celine.venturi@unige.ch

Publié le 30 juin 2017

Venturi C. 2017. — Le lait du lion : identité épique et parenté mythique dans quelques récits profanes (XIIIe-XVe siècle), *in* Arena F., Foehr-Janssens Y., Papaikonomou I. & Prescendi F. (éds), Allaitement entre humains et animaux : représentations et pratiques de l'Antiquité à aujourd'hui. *Anthropozoologica* 52 (1): 37-43. https://doi.org/10.5252/az2017n1a3

RÉSUMÉ
Omniprésent dans l'héraldique, incontournable dans les bestiaires, le lion apparaît sans conteste comme la figure du pouvoir par excellence au Moyen Âge. Si le personnage du « chevalier au lion » est bien connu en littérature, il arrive également que les récits mettent en scène la rencontre d'un lion et d'un petit enfant ou un nourrisson. Le félin, qu'il soit mâle ou femelle, joue alors le rôle de nourrice. En comparant des passages tirés notamment de *La Belle Hélène de Constantinople*, de *Lion de Bourges* et d'*Octavien*, cet article vise à réfléchir au rôle du « lion-nourrice » dans l'enfance du héros et à l'influence de ce lait un peu particulier sur son devenir.

MOTS CLÉS
Allaitement interspécifique, lion, lait, parenté, chanson de geste, Moyen Âge.

ABSTRACT
The Lion's Milk: epic identity and mythical kinship in some non-religious narratives (13th-15th century).
The lion is indisputably the ultimate figure of power in Middle Ages: it is represented profusely in heraldry and has a prominent place in bestiaries. Apart from the traditional character known as the "Chevalier au Lion" (The Knight of the Lion), the animal can also be found in some narratives which feature the relationship of a lion and a child or an infant. In this case the feline, either male or female, nurses the child. This article aims at thinking about the role of the "nursing lion" in the hero's childhood, and the influence of this special milk on the future epic hero, using excerpts from *La Belle Hélène de Constantinople*, *Lion de Bourges* and *Octavien*.

KEY WORDS
Human-animal breastfeeding, lion, milk, kinship, chanson de geste, Middle Ages.

INTRODUCTION

Emblème du pouvoir et figure christique, le lion possède un statut très particulier au Moyen Âge. Considéré comme le roi des animaux, il occupe la première place dans les bestiaires, ceci dès le *Physiologos*. Il faut relever, également, son omniprésence dans l'héraldique, ainsi que son abondance dans la peinture, la sculpture et l'enluminure. De ce fait, comme le souligne Michel Pastoureau, il « n'est pas vraiment dans l'Europe chrétienne médiévale un fauve exotique, mais un animal qui se voit, peint ou sculpté, dans toutes les églises et qui fait presque partie de la vie quotidienne ». (Pastoureau 2004: 20)

Au fil du temps, sa promotion se fait de plusieurs manières, parfois au détriment d'autres animaux : il supplante l'ours, lui aussi symbole royal ; il réunit à lui seul toutes les « vertus du chef et du guerrier » (force, courage, fierté, largesse, justice), auxquelles s'ajoute parfois une dimension christologique (charité, oblation, miséricorde) (Pastoureau 2004: 58), faisant de lui un exemple à suivre ; enfin il se défait de tout le côté négatif, diabolique et mauvais qui le rendait ambivalent, ces caractéristiques étant désormais prêtées à un autre fauve : le léopard.

Le *Physiologos* (Zucker 2004), qui est à l'origine de tous les bestiaires médiévaux, attribue trois natures au lion, correspondant aux trois temps de la révélation du Christ (Incarnation, Passion et Résurrection). La première est que le lion efface la trace de ses pas à l'aide de sa queue pour échapper aux chasseurs, image renvoyant à la nature divine du Christ, qui est dissimulée (Zucker 2004: 57) ; la deuxième est qu'il dort les yeux ouverts, comme le Christ qui « s'éveille après le sommeil » et « dort sans dormir » durant la Passion (Zucker 2004: 59) ; la troisième concerne sa progéniture : les lionceaux viendraient en effet au monde mort-nés et seraient ramenés à la vie par le souffle de leur père au bout de trois jours, rappelant ainsi la Résurrection. Le lion représente également un modèle de comportement à suivre pour les puissants, comme nous l'apprend notamment ce passage tiré du bestiaire de Pierre de Beauvais (Bianciotto 1980: 23) : « Les hommes de haut rang doivent conserver présent à l'esprit cet exemple de miséricorde, et épargner les pauvres et les faibles ».

Dans la tradition littéraire, nous le rencontrons dans les textes qui présentent la thématique du « lion reconnaissant » et qui mettent en scène le personnage du « chevalier au lion », dont l'exemple le plus célèbre est celui d'*Yvain*. Il s'agit alors de la rencontre d'un félin et d'un chevalier qui évolue vers une relation de compagnonnage. Cette figure est directement inspirée de l'histoire du lion d'Androclès. (Frappier 1969 ; Dufournet 1988 ; Hult 2004)

Cependant, le lion apparaît également dans certaines chansons de geste racontant l'enfance d'un héros, récits qui s'inspirent du schéma narratif de la « femme persécutée » et plus spécifiquement, ceux qui puisent dans le « conte de la famille dispersée », T938 dans le répertoire élaboré par les folkloristes Aarne & Thompson (1973: 331, 332). Au contraire du fauve que nous rencontrons dans *Yvain*, celui-là se trouve confronté non pas à un chevalier solitaire, mais à une femme persécutée et à son (ou ses) enfant(s) nouveau-né(s), ou parfois à un jeune enfant livré à lui-même. Cette différence est fondamentale, puisqu'elle a trait à l'âge et au genre des protagonistes et de ce fait à leur statut, à leur fonction sociale et à leur place dans le système féodal. Alors qu'Yvain est un homme adulte, intégré au monde courtois, les femmes et les enfants qui apparaissent dans ces récits, en fuite et persécutés, évoluent en dehors de la société. Le lion surgit alors, providentiel, secourable, civilisé et nourricier.

Popularisé en Occident par la légende de Placide-Eustache, le « conte de la famille dispersée » (Brémond 1984) a été abondamment utilisé dans la chanson de geste tardive. Il raconte la séparation d'un père, d'une mère et de leurs enfants, les aventures de chacun d'entre eux, et enfin les retrouvailles de toute la famille. Dans la légende de saint Eustache, les enfants sont enlevés à leur père par un loup et un lion, puis recueillis et élevés par des paysans. Les romans ou chansons qui s'en inspirent mettent parfois en scène une jeune femme seule, persécutée et condamnée à l'exil alors qu'elle est enceinte ou qu'elle vient d'accoucher d'un ou de deux enfant(s).

Ces récits offrent donc de nombreux exemples d'allaitements « en marge », allaitements (humains ou interspécifiques) effectués dans des espaces liminaires tels que la forêt, l'île ou la haute mer, autrement dit des endroits propices à l'intervention d'animaux ou de créatures fantastiques. C'est dans cet environnement sauvage et hostile qu'entrent en scène des animaux ravisseurs (loups, singes ou lions) et que peut prendre place un allaitement interspécifique effectué par des chèvres, des biches et également des lions (Dittmar *et al*. 2011 ; McCracken 2013, 2014). Le lion apparaît donc dans les deux catégories : celle de l'animal ravisseur et celle de l'animal nourricier.

C'est à dessein que nous utilisons ici le masculin pour désigner l'animal dont il sera question. En effet, les textes se plaisent à jouer sur l'ambiguïté du sexe du fauve, ce qui n'a rien d'étonnant au vu de la symbolique très forte que revêt le lion mâle dans l'imaginaire médiéval. Certes, on pourrait supposer, dans un premier temps, qu'il s'agit simplement de l'usage du masculin générique pour désigner l'animal quel que soit son sexe, mais en y regardant de plus près, on constate que les récits évoquent bel et bien explicitement un lion, et non une lionne, et usent de stratégies diverses pour en faire une nourrice pour l'enfant. Soit il y a aller-retour, au sein du texte, entre un même animal, tantôt mâle, tantôt femelle, soit il s'agit bel et bien d'un lion, dénué de mamelles, qui doit donc trouver une autre manière de sustenter l'enfant qu'il a pris sous sa protection. On peut donc se demander pourquoi les textes font intervenir un mâle, ce que le lait (ou l'aliment qui lui est substitué) du lion apporte au nouveau-né qui deviendra un héros, et en quoi l'alimentation d'un nourrisson par le fauve se différencie d'une simple rencontre entre un enfant et cet animal.

LE LION ET L'ENFANT DE NOBLE NAISSANCE

Il faut, pour commencer, distinguer le lion d'autres prédateurs tels que le loup, le tigre et le léopard, trois animaux à connotation négative. Le premier apparaît dans plusieurs de nos

textes dans le rôle de l'animal ravisseur. Le but alimentaire de l'enlèvement est alors soit explicitement mentionné, soit sous-entendu, comme dans *La Belle Hélène de Constantinople* (Roussel 1995), où le loup, certainement attiré par la chair fraîche, préfère s'emparer du jumeau auquel est attaché le bras tranché de sa mère. Diabolisé par l'Occident chrétien (Delort 1984: 344), le loup est considéré comme une bête « fourbe » et « mauvaise » par nature (Zucker 2004: 294, 295). Quant aux deux autres prédateurs, ils entrent eux aussi dans la catégorie des félins, mais ne bénéficient pas d'une image positive. Le léopard a par exemple la caractéristique de revêtir tous les attributs négatifs du lion, comme nous l'avons déjà dit.

Contrairement aux autres bêtes sauvages, le lion est présenté comme un animal secourable, pouvant faire preuve de sentiments humains tels que la pitié. S'il lui arrive, dans un premier temps, de menacer ou d'enlever le nouveau-né sans défense, il finira par l'épargner, voire devenir son protecteur. Le lion a en effet comme caractéristique de ne pas s'attaquer aux enfants royaux ou de noble ascendance. Nous trouvons cette idée formulée de manière explicite dans la chanson de *Beuve de Hantone*, lorsque deux lions bondissent sur Josiane, une fille de roi, après avoir dépecé l'homme qui l'accompagnait :

La pucele le vist, si comence a trembler,
Pur pur de lé bestes comence a crïer.
Les lions li oyerent, si firent salt leger,
La pucelle si pernent, ne volent esparnier.
Mangee le usen sanz plus demorer,
Mes enfant de rei ne pussant manger.

[Voyant cela, la jeune fille est prise de tremblements, et par peur de ces bêtes elle se met à crier. Les lions l'entendent et, bondissant avec souplesse, ils la saisissent, bien décidés à ne pas l'épargner. Ils l'auraient dévorée sans plus tarder, mais ils ne peuvent pas manger l'enfant d'un roi.] (Martin 2014: 228, v. 1663-1668)

Avant d'en venir au lion nourricier, prenons rapidement l'exemple de la chanson de *Doon de Mayence* (seconde moitié du XIII^e^ siècle ; Pey & Guessard 1859), dont un épisode met en scène la rencontre d'un enfant avec trois prédateurs : un tigre, un lion et un léopard. Âgé de sept ans, le héros, dont l'héritage a été usurpé par un traître, erre dans la forêt et se retrouve face à un tigre enragé, bien décidé à le dévorer. L'enfant est alors secouru par un lion qui passait par là. Celui-ci, pris de pitié pour le petit garçon, s'engage dans un combat à mort contre le tigre. Contrairement au tigre, décrit comme une bête hideuse, enragée, venimeuse et à l'instinct animal, le lion est présenté comme une créature presque civilisée. Blessé à mort lors du combat, le lion rend son dernier souffle, tandis que le jeune garçon achève le tigre à coups de couteau. Survient alors un léopard qui s'enfuit, terrorisé en voyant les deux fauves massacrés et l'enfant sain et sauf tenant son couteau ensanglanté.

Cette image préfigure le courage et les victoires du futur héros. L'intervention miraculeuse du lion, qui lui sauve la vie, est quant à elle une preuve de la protection divine dont il bénéficie. C'est donc dans l'espace liminaire de la forêt et au contact d'un lion secourable que se fait cette prise de conscience, sorte de rite d'apprentissage pour le futur héros.

Qu'en est-il, alors, lorsque le lion vient en aide à un nourrisson et que la rencontre du fauve et du nouveau-né se prolonge en un allaitement interspécifique, superposant ainsi les fonctions protectrices et nourricières du lion ?

Nous proposons d'évoquer trois récits médiévaux qui présentent l'allaitement d'un petit enfant par un lion. Il s'agit de *La Belle Hélène de Constantinople* (Roussel 1995), de *Lion de Bourges* (Kibler *et al.* 1980) et d'*Octavien* (Head 1989), sur lequel nous nous arrêterons plus longuement.

Le lion, l'ermite et la chèvre : *La Belle Hélène de Constantinople*

Le premier récit qui va nous intéresser, *La Belle Hélène de Constantinople* (Roussel 1995), est une chanson de geste tardive qui nous a été transmise par un texte anonyme versifié datant vraisemblablement du milieu du XIV^e^ siècle, conservé dans trois manuscrits et un fragment, et par une mise en prose réalisée par Jean Wauquelin dans le courant du XV^e^ siècle (Crécy 2002). L'analyse de ces récits a déjà fait l'objet d'un article (Foehr-Janssens *et al*. sous presse), c'est pourquoi nous nous contenterons de l'évoquer brièvement.

Hélène, l'héroïne, erre dans une forêt avec ses deux jumeaux nouveau-nés. Après les avoir allaités, elle s'endort d'épuisement. Les deux enfants sont alors ravis par des animaux, l'un par un loup, l'autre par un lion. Ici, il s'agit bel et bien d'un lion mâle. Il tente de nourrir l'enfant avec sa salive en lui faisant sucer sa langue, sans succès. Il réunit alors tous les animaux de la forêt, dont il est le roi, et choisit une chèvre (parfois une biche selon la version) pour être la nourrice de l'enfant. Celle-ci allaite le nouveau-né dans la tanière du lion, tandis que le fauve apporte protection et nourriture à l'herbivore. Ce duo rejoue bien sûr la répartition traditionnelle des rôles sexués dans « l'élevage » du nourrisson : l'animal herbivore, réduit à sa simple fonction nourricière, alimente l'enfant, tandis que le lion joue un rôle protecteur après avoir fourni une première nourriture symbolique au futur héros.

Cette alimentation « mâle » trouve un écho dans le nourrissage de l'autre jumeau, à qui un ermite tente sans succès de donner du jus de poire. Les deux frères, ignorant leur lien de parenté, finiront par être nourris tous deux par la chèvre (ou la biche) dans la cabane de l'ermite. Malgré une éducation égalitaire, ils développeront tous deux des caractéristiques antithétiques, en lien avec l'alimentation donnée par le lion et l'ermite. Le lait de la nourrice herbivore n'aura, lui, pas d'incidence : la chèvre (ou la biche) est d'ailleurs évacuée du récit d'une manière assez radicale puisqu'une fois séparée des enfants devenus grands, elle mourra de chagrin.

Le lait de la « lionnesse » : *Lion de Bourges*

Passons maintenant à *Lion de Bourges* (Kibler *et al.* 1980), une autre chanson de geste tardive, composée autour de 1350. Il s'agit d'un texte foisonnant qui s'étend sur 34 298 vers et qui comporte de multiples rebondissements et péripéties, ainsi que d'innombrables personnages. Il est néanmoins possible de repérer deux grandes parties dans la chanson : la première raconte les aventures du jeune Lion, qui retrouve ses parents

bannis et tente de récupérer sa terre de Bourges. Quant à la seconde, elle évoque les aventures de ses deux fils, Guillaume et Olivier (Herpin).

C'est à la suite d'une trahison qu'Herpin de Bourges et son épouse, Alis, sont condamnés à l'exil. Le couple s'enfonce dans la forêt, mais est bientôt séparé : Herpin part à la recherche d'une sage-femme car Alis est sur le point d'accoucher. Pendant son absence, Alis donne naissance à un garçon et est immédiatement enlevée par des brigands. Laissé seul, l'enfant est emporté par un lion, qui se met à l'allaiter dans sa tanière :

Si grant lion salvaige qui per le boix rengna
Quant il persut l'anffans celle part s'an allait
Oncque malz ne li fist, maix moult le deleccait.
L'anffans prist a cez dent, ains ou boix l'anportait.
En sa duiere vint et leans le boutait.
Quaitre jour le norit ; de son lait l'alaitait.

[Le grand lion sauvage qui régnait sur le bois, quand il aperçut l'enfant, se dirigea dans sa direction. Il ne lui fit aucun mal, mais le lécha abondamment. Il prit l'enfant entre ses dents, l'emporta dans les bois. Il alla dans sa tanière et le poussa à l'intérieur. Il le nourrit quatre jours, en l'allaitant de son lait.] (Kibler *et al.* 1980: v. 443-448)

Ce lait est le premier que reçoit le nouveau-né. Au bout de quatre jours durant lesquels le lion « gardoit et alloit norissant » l'enfant (Kibler *et al.* 1980: v. 506, 507), un chevalier, Baudoin, le découvre. Il décide de l'adopter et l'emmène dans son château, laissant le lion dans un état désespéré :

A baptisier l'anffans l'appellerent Lion,
Car li lion salvaige qui en fist norisson
Suit le chevalier dressi a son donjon,
Tout adés demenant grant hoir et hideux son.
Signour, y cy lion dont fais devision,
Elle estoit lionnesse, maix lion l'appell'on
Pour ceu que muelx a rime nous vient en chanson.
Ceu nous dit la cronicque ou j'ai pris ma lisson,
Qu'elle moruit de duelz pour l'amour l'anffanson.
Baudowin de Monclin norit le valleton ;
Norice li baillait pour lui faire son bon.

[Lors de son baptême, on l'appela Lion, car le lion sauvage qui le nourrit suivit le chevalier en direction de son donjon, menant sans cesse grande allure et manifestant son affliction dans un horrible vacarme. Seigneur, le lion dont je parle était une lionne, mais on l'appelait lion, car cela convient mieux à la rime d'une chanson. La chronique d'où je tire mon récit nous dit qu'elle mourut de deuil pour l'amour du nourrisson. Baudouin de Monclin prit soin de l'enfant ; il lui donna une nourrice pour s'occuper de lui.] (Kibler *et al.* 1980: v. 582-592)

C'est au moment d'évoquer la séparation de l'enfant et de l'animal, et les manifestations du deuil chez le lion, que le texte nous révèle qu'en réalité nous avons affaire à une « lionnesse ».

Soudain réduit à sa fonction nourricière, le lion, comme la nourrice herbivore dans *La Belle Hélène*, disparaît brusquement du récit. Néanmoins, le souvenir de l'animal subsiste, puisque l'enfant est baptisé et nommé Lion par son père adoptif, en l'honneur du fauve qui l'a nourri « de bon coeur ». (Kibler *et al.* 1980: v. 579)

La disparition du lion s'explique également par le fait que le nouveau-né est recueilli par un noble. Celui-ci, à son tour, le « nourrit », c'est-à-dire qu'il l'élève, l'éduque et subvient à ses besoins, tandis qu'une nourrice lui fournit l'alimentation nécessaire. La répartition traditionnelle des tâches dans l'élevage du nourrisson ayant pris place, le lion, ici, ne subsiste qu'en tant que figure tutélaire. L'enfant développera naturellement courage et générosité, et parviendra pour un temps à reconquérir sa terre, injustement confisquée.

De la lionne « nourrice » au lion « compagnon » : *Octavien*

Le troisième texte, *Octavien* (Head 1989), est un roman datant du XIII[e] siècle[1], qui présente lui aussi un lion s'avérant être une lionne. L'histoire commence de la même manière. Accusée d'adultère par sa méchante belle-mère et condamnée à l'exil par son mari, l'épouse de l'empereur Octavien quitte le pays avec ses deux jumeaux nouveau-nés.

Elle s'enfonce alors dans une forêt peuplée de bêtes sauvages, où les enfants lui sont dérobés par deux animaux : l'un par un singe, l'autre par un lion.

Le premier, Florent, sera finalement adopté par Clément, un pèlerin revenant de Jérusalem, et élevé à Paris. Le second enfant, nommé Octavien comme son père, est enlevé et nourri par un lion, avant d'être retrouvé par sa mère. Le trio embarque alors pour Jérusalem. Les deux jumeaux grandissent donc chacun de leur côté et participeront tous deux à la guerre que livre le roi Dagobert contre les Sarrasins ; c'est dans ce contexte qu'ils seront amenés à se rencontrer.

À première vue et contrairement à ce que le titre du roman pourrait laisser penser, le récit met particulièrement l'accent sur les aventures de Florent, le jeune homme élevé à Paris par un couple de « vilains ». Il devient chevalier contre l'avis de sa famille adoptive et fait ses preuves aux côtés du roi Dagobert. L'enfance de Florent, ses exploits guerriers ainsi que sa rencontre amoureuse avec une princesse sarrasine constituent la majeure partie du roman. Les aventures du jeune Octavien encadrent celles de son frère et ne représentent qu'une petite partie du texte : nous quittons en effet le nourrisson, sa mère et le lion lorsqu'ils arrivent à Jérusalem et nous les retrouvons beaucoup plus tard, à la fin du roman, alors que Florent et son père sont prisonniers des Sarrasins. Le personnage du jeune Octavien a pourtant une grande importance narrative, puisque c'est lui qui délivre son frère et son père et qui permet les retrouvailles de toute la famille.

L'enlèvement des jumeaux survient, comme dans *La Belle Hélène*, après l'endormissement de la mère qui vient d'allaiter ses enfants. Voici comment le texte nous décrit l'enlèvement du second enfant par le lion :

Un lion vint a lui tot droit,
L'enfant vist, molt le convoita ;
Lors pense qu'il l'enportera
A ses lioneaus por mengier.
Lors prist l'enfant sans atargier ;

1. Il existe également une adaptation épique, *Florent et Octavien* (Laborderie 1991) ; Suard (1998) a publié un article qui évoque le personnage du chevalier au lion dans les deux textes.

Et la roïne s'esveilla,
Le lion vist, grant poür a,
Qui son enfant porte engulé.
Lors cuide bien par verité
Que li lion le tiengne a dens.

[Un lion vint droit sur elle [la mère], vit l'enfant et désira s'en emparer. Il pensait l'apporter à ses lionceaux pour manger. Il prit donc l'enfant sans tarder et la reine s'éveilla, vit le lion qui portait son enfant dans sa gueule et en ressentit une grande frayeur. Elle pense bien, en vérité, que le lion a planté ses dents dans sa chair.] (Head 1989: v. 558-567)

Nous constatons ici que la motivation première du lion est alimentaire : le nourrisson constitue une proie destinée à sa propre progéniture. Pourtant, quelques vers plus loin, le prédateur se mue en protecteur. Au sortir de la forêt, le fauve est en effet attaqué par un griffon. Déposant doucement l'enfant, le lion attaque le griffon qu'il blesse, tue et commence à dévorer. S'ensuit alors une scène étonnante :

De la char est molt trebien pus
Du grifon, si se conrea
C'onques l'enfant n'en toucha.
Par deliés l'enfant s'estendi ;
Li petis enfant en tendi
As memeles, si les alaite.
La lionesse bien s'afaite,
Ses mammeles li met devant
Por ce que laiter velt l'enfant.
Einsi mostre Diex sa vertu,
Qui l'enfant vout metre a salu.
Quant li enfes fu saoulés
Du lion, come oï avés,
Une fosse fist li lions,
As ongles qu'il ot grans et lons ;
L'enfant bonement i a trait.
Du grifon i fist son atrait
Car de sa char voldra mangier,
L'enfant norir et alaitier.

[Il s'est si bien repu de la chair du griffon, il s'en approvisionna si bien qu'il ne toucha pas à l'enfant. Il se coucha à côté de lui. Le petit enfant se saisit de ses mamelles, il en boit le lait. La lionne est bien disposée, elle lui présente ses mamelles, car elle veut allaiter l'enfant. C'est ainsi que Dieu démontre sa puissance, lui qui a voulu sauvegarder l'enfant. Quand l'enfant fut repu du [lait du] lion, comme vous avez entendu, le lion creusa une fosse de ses griffes, qu'il avait grandes et acérées. Il y a soigneusement placé l'enfant. Il fait du griffon sa provision, car il a l'intention de manger sa chair tout en nourrissant et allaitant l'enfant.] (Head 1989: v. 616-634)

Dans ce passage, nous découvrons pour la première fois que le lion dont il est question est, en réalité, « une lionesse », dotée de mamelles et capable d'allaiter le nourrisson. C'est le seul endroit dans le roman où le texte parle d'une lionne, et non d'un lion. Le substantif féminin servant ici à désigner l'animal apparaît juste après l'allusion aux mamelles et au lait. Par la suite, et ceci jusqu'à la fin du roman, le félin ne sera désigné que par le substantif masculin « lion ». Nous constatons ici que la relation de l'enfant et du fauve est présentée par le texte comme étant réciproque : le nourrisson se saisit des mamelles, tandis que la lionne, de son côté, présente ses mamelles car elle veut allaiter l'enfant. Aucune mention ne sera faite, en revanche, des lionceaux dont il était question au début.

Au bout de huit jours, la mère de l'enfant décide de partir à sa recherche. Lorsqu'elle découvre son fils aux côtés du fauve, elle est prise de panique et prononce une prière. Le lion a alors une réaction inattendue : calmement, il s'agenouille devant elle (Head 1989: v. 764, 765). Lorsque la mère récupère son enfant et l'emporte, le lion commence à les suivre :

Atant se mist a repairier ;
Mes li lions ne vout lessier
L'enfant ; ains li sieut tot adés,
De la dame se tenoit prés.
Tot adés va aprés l'enfant
Et a lui fait molt biau semblant ;
De l'enfant ne voult partir.

[Alors, elle [la mère] se mit sur le chemin du retour, mais le lion ne voulait pas laisser l'enfant : il le suivit aussitôt et se tint auprès de la dame. Il avançait derrière l'enfant et se montrait bien disposé à son égard. Il ne voulait pas s'en séparer.] (Head 1989: v. 771-777)

Dès lors, le lion les accompagne partout, leur servant de protecteur : il quitte le monde sauvage de la forêt pour rejoindre l'univers civilisé. Notons néanmoins que, dès le début, l'animal fait preuve d'un comportement qui s'apparente à celui d'un humain, ou du moins tente d'en reproduire les caractéristiques : il dépose l'enfant dans une fosse, s'agenouille devant la dame ; d'autres indices encore apparaîtront dans la seconde partie du texte, qui tendent à nous rappeler que le lion est déjà un animal civilisé.

Lors de la suite de leurs aventures, il sauve notamment la dame d'une tentative de viol durant la traversée maritime qui les conduit à Jérusalem. Le texte nous révèle également l'attachement réciproque qui lie la dame et le lion en évoquant leur proximité physique (Head 1989: v. 834-843) et le fait que désormais, c'est elle qui nourrit l'animal (Head 1989: v. 845-851). À leur arrivée à Jérusalem, le texte retourne au personnage de Florent et raconte longuement son enfance, ses aventures et ses exploits guerriers, jusqu'à sa capture par les Sarrasins.

Lorsque le récit revient à Octavien, qui a grandi, il rejoue, comme en miroir, le parcours de Florent, à la différence que l'apprentissage chevaleresque d'Octavien est raconté de manière accélérée : il s'étend, en effet, sur moins de 20 vers. Une place importante est accordée au lion dans cette seconde partie. Celui-ci continue de suivre le jeune homme et combat même à ses côtés. Quand il apparaît, Octavien est systématiquement accompagné physiquement de son lion. De plus, le mot « lion » sert à le désigner : il est appelé, notamment, « l'enfant au lion » ou « le valet au lion ». Enfin, le texte parle non plus « du » lion mais de « son lion ». En plus d'être fidèle à l'enfant qu'il a nourri et protégé, le lion semble également comprendre les paroles d'Octavien lorsque celui-ci s'adresse à lui, notamment lorsqu'il lui demande de combattre à ses côtés.

C'est justement lors d'une scène de combat que le lion fait sa dernière apparition. Octavien est sur le point d'être tué par le sultan, lorsque le lion le sauve in extremis (Head 1989: v. 5074-5085). Il se jette sur l'ennemi et, prêt à le dépecer,

s'arrête en entendant les cris d'Octavien, son « seigneur ». C'est la première fois que le texte désigne le jeune homme comme étant le « seigneur » du lion, juste avant qu'Octavien n'épargne le sultan qu'il a vaincu et qui demande immédiatement à se convertir. La victoire d'Octavien mène à la libération de son frère et de son père et aux retrouvailles de toute la famille. Tous repartent ensemble à Rome, accompagnés de l'épouse de Florent et de son père adoptif, Clément. Il est donc étrange qu'aucune mention ne soit faite du lion, qui n'avait cessé de suivre fidèlement Octavien depuis son enfance.

L'animal disparaît du récit car il a, en quelque sorte, accompli sa tâche. Symbole de la puissance du jeune chevalier, qu'il a nourri de son lait « royal », sa présence à ses côtés à l'âge adulte métaphorise l'apprentissage du courage et de la miséricorde. Si le parcours chevaleresque de Florent est semé d'embûches, celui de son frère Octavien se fait en deux temps : le lait du lion lui donne d'abord l'assurance naturelle d'un souverain, tandis que la compagnie du fauve contribue à faire de lui un « bon » souverain.

CONCLUSION

L'enfant noble, comme c'est le cas dans *Doon de Mayence* (Pey & Guessard 1859), peut tirer un enseignement de la rencontre avec un lion. Témoin de son courage et bénéficiaire de sa miséricorde, l'enfant trouvera dans le lion un modèle, utile à son apprentissage chevaleresque. L'intervention miraculeuse du fauve est aussi un signe de la puissance divine qui inspirera à l'enfant sa confiance en Dieu. Lorsqu'il s'agit d'un nouveau-né et que la rencontre avec le fauve se prolonge en nourrissage ou en allaitement, le « lait du lion » s'avère être une nourriture symbolique : nous assistons alors à la « fabrication » du héros dès son enfance.

Comme nous l'avons souligné, les textes usent de stratégies différentes pour faire du lion « nourricier » un lion mâle. Il peut former un duo, comme dans *La Belle Hélène*, avec une femelle herbivore : le fauve fournira ainsi une nourriture symbolique au héros, qui aura des conséquences sur son identité future, tandis que l'herbivore, de son côté, se contentera d'alimenter l'enfant. Le lion des deux autres textes, tantôt mâle, tantôt femelle, est plus ambigu, mais c'est bien la figure du mâle qui prédomine. Dans *La Belle Hélène* (Roussel 1995) et *Lion de Bourges* (Kibler *et al.* 1980), l'enfant nourri par le fauve sera d'ailleurs nommé Lion. L'animal joue ici le rôle de figure tutélaire pour le héros, héritier légitime.

Le roman *Octavien* (Head 1989) est le seul des trois textes qui présente la relation durable d'un lion avec l'enfant qu'il a nourri. L'allaitement se prolonge, ici, en compagnonnage. Le « lait du lion » donne à Octavien le caractère naturel et immédiat d'un souverain : il est, en effet, celui qui commande et dirige.

L'apprentissage chevaleresque de son frère, Florent, est beaucoup plus long et se fait par étapes successives. Florent a été adopté par un couple de « vilains » et le texte prend plaisir, malgré l'attrait naturel du jeune homme pour le monde aristocratique, à décrire le fossé qui sépare les deux univers. Le passage d'Octavien par la sauvagerie est donc moins dénaturant que celui de Florent par la « vilainie » : le lion est, en effet, civilisé.

Cette différence de trajectoire se dit aussi dans l'itinéraire du nourrisson : Octavien est directement enlevé par un lion. Florent, lui, est ravi par un singe, puis recueilli par un chevalier, puis dérobé par des brigands qui le revendent à un « vilain ». Non seulement l'enfant est pris dans une logique marchande, mais en plus, c'est un singe qui l'enlève, autrement dit une bête qui ressemble à l'homme sans pour autant en être un. Voilà qui donne à réfléchir sur la conception du « vilain » suggérée par le texte.

Concernant Octavien, si le lait du lion, nourriture nobiliaire par excellence, fait de lui un puissant, il lui faut ensuite le compagnonnage du lion pour devenir un « bon prince ». L'animal reste à ses côtés jusqu'à l'instant où Octavien doit faire le choix d'accorder sa pitié à l'ennemi. Une pitié qui renvoie à la miséricorde du lion lorsqu'il décide d'épargner le nourrisson. Octavien devient alors le double réussi de son père, qui a commis une injustice en traitant son épouse sans pitié et provoqué la dispersion de toute la famille. Celle-ci peut, désormais, être réunie.

Certains bestiaires médiévaux font du lion un modèle à suivre pour les jeunes aristocrates : comme lui, ils doivent savoir faire preuve de pitié face au plus faible. Mais le lion est aussi au centre d'un imaginaire particulier relatif à la conception, ceci dès le *Physiologos* (Zucker 2004) : la lionne accouche en effet d'un lionceau mort-né et c'est son père, le lion, qui le ramène à la vie en lui soufflant dessus. C'est ce que nous suggèrent ces différents textes : enfant sans père, perdu en pleine nature, le futur héros reçoit un lait « mâle » de nature nobiliaire, au pouvoir civilisant, qui l'inscrit dans une parenté mythique. À cette parenté mythique rappelant qu'il est, malgré tout, l'héritier légitime, devront succéder les retrouvailles familiales permettant la réinscription du héros dans le lignage paternel.

Remerciements

Je tiens à remercier les deux relecteurs anonymes d'Anthropozoologica pour leurs commentaires et suggestions.

RÉFÉRENCES

Aarne A. & Thompson S. (trad.) 1973. — *The Types of the Folktale. A Classification and Bibliography*. Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 588 p.

Bianciotto G. (trad.) 1980. — *Bestiaires du Moyen Âge.* Paris, Stock, 231 p.

Brémond C. 1984. — La famille séparée. *Communications* 39 (1): 5-45.

Crécy M.-C. (de) (éd.) 2002. — *Jehan Wauquelin, La Belle Hélène de Constantinople : mise en prose d'une chanson de geste*. Droz, Genève, 661 p. (Coll. Textes Littéraires français; 547).

Delort R. 1984. — *Les animaux ont une histoire*. Seuil, Paris, 397 p. (Coll. L'Univers historique).

Dittmar P.-O., Maillet C. & Questiaux A. 2011. — La chèvre ou la femme. Parentés de lait entre animaux et humains au Moyen Âge. *Images Re-vues* 9. http://imagesrevues.revues.org/1621 dernière consultation : 17/02/2017.

DUFOURNET J. 1988. — Le Lion d'Yvain, *in* DUFOURNET J. (éd.), *Le Chevalier au Lion : approches d'un chef-d'œuvre*. Champion, Paris ; Slatkine, Genève: 77-104.

FOEHR-JANSSENS Y., ROUX B. & VENTURI C. (sous presse). — Représentations de l'allaitement au Moyen Âge : invisibilité ou prolifération matérielle et légendaire, *in* SÉGUY I. & HERRSCHER E. (éds), *Allaitements et pratiques de sevrage: approches pluridisciplinaires et diachroniques*. INED, Paris.

FRAPPIER J. 1969. — *Étude sur Yvain ou le Chevalier au lion de Chrétien de Troyes*. Société d'édition d'enseignement supérieur, Paris, 304 p.

HEAD C. A. (éd.) 1989. — *Octavian*. U.M.I., Ann Arbor, 244 f.

HULT D. F. (éd.) 2004. — *Chrétien de Troyes, Le chevalier au lion ou le roman d'Yvain*. Librairie générale française, Paris, 476 p.

KIBLER W. W., PICHERIT J.-L. G. & FENSTER T. S. (éds) 1980. — *Lion de Bourges, poème épique du XIV^e siècle*. Droz, Genève, clii + 1248 p.

LABORDERIE N. (éd.) 1991. — *Florent et Octavien, chanson de geste du XIV^e siècle*. Slatkine, Genève, 2 vol., 992 p.

MARTIN J.-P. (éd., trad.) 2014. — *Beuve de Hamptone : chanson de geste anglo-normande de la fin du XII^e siècle*. Champion, Paris, 528 p.

MCCRACKEN P. 2013. — Nursing animals and cross-species intimacy, *in* BURNS E. J. & MCCRACKEN P. (éds), *From Beasts to Souls: Gender and Embodiment in Medieval Europe*. University of Notre Dame Press, Notre Dame IN: 39-64.

MCCRACKEN P. 2014. — The wild man and his kin in Tristan de Nanteuil, *in* FABRY-TEHRANCHI I. & RUSSAKOFF A. (éds), *L'humain et l'animal dans la France médiévale (XII^e-XV^e s.)*. Rodopi, Amsterdam, New York: 23-42.

PASTOUREAU M. 2004. — *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*. Seuil, Paris, 240 p.

PEY A. & GUESSARD M. F. (éds) 1859. — *Les Anciens poètes de la France (…) 2 : Doon de Maience : chanson de geste*. F. Vieweg; A. Franck, Paris, 368 p.

ROUSSEL C. 1995. — *La Belle Hélène de Constantinople, chanson de geste du XIV^e siècle.* Droz, Genève, 941 p.

SUARD F. 1998. — Octavien, le nouveau chevalier au lion, *in* SUARD F. (éd.), *L'épopée tardive*. *Littérales* 22: 61-74.

ZUCKER A. (éd., trad.) 2004. — *Physiologos : Le bestiaire des bestiaires*. Jérôme Million, Grenoble, 325 p. (Coll. Atopia).

Soumis le 14 septembre 2016;
accepté le 13 février 2017;
publié le 30 juin 2017.